

Orientation

Madeleine Gagnon

Volume 27, Number 1 (157), February 1985

L'Orient de l'esprit

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31227ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon, M. (1985). Orientation. *Liberté*, 27(1), 44–48.

MADELEINE GAGNON

ORIENTATION

*Et regardez un peu vers la plus haute Asie,
vers le profond Orient. J'ai là mon immense poème.*

Jules Michelet, La Bible de l'humanité.

Dans mon quartier de solitude entre Chabot et Papi-neau, je marche. J'ai l'orientale allure. Mes ancêtres aux pas feutrés sur les feuilles ou glissant sur la neige m'ont donné la démarche des plumes. Aujourd'hui, c'est le 28 novembre, je suis allée au soleil sur le balcon puis j'ai ouvert la porte, il fait si chaud qu'une mouche vole dans ma chambre, je l'entends un peu chanter, contente, ici les saisons sont bouleversantes, c'est fou, un vrai climat nordique-western. Héritage d'une tribu lointaine: les folles amours et une étrange déraison; ivresse mêlée à l'archaïque sagesse et à la folle jeunesse de l'Amérique.

19 octobre, taverne de Cluny, rue de la Harpe, je verrai dans un moment *L'Amour par terre* de Jacques Rivette, je mange un peu, bois du thé, mais il n'y a pas de thé d'Udji ou de thé au jasmin. Pas très faim. Froid. Pluie. Très humide à Paris. J'ai la grippe. Toux bronchitique. Arrêter de fumer. Encore une fois.

L'espace s'ouvre: un continent, des mots, les frontières de la page cèdent, une autre fois se gravit la falaise du livre rêvé, son bonheur, une autre fois le silence des langues intraduisibles et la parole écrite s'ajuste au corps graphique.

Je rêve à l'Orient, le mien, mon Orient mythique, mon espace le plus vaste, le plus lointain. Comme une nappe infinie d'enfance éternelle.

Je pense au livre de Roland Barthes, *L'Empire des signes*. Je pense aux deux films aussi, fondamentaux, *La Cérémonie* de Nagisa Oshima et le *Salon de musique* de Satyajit Ray. Je pense à la grande muraille politique qui me masque une Chine nouvelle. Je pense à Rémi qui enseigne présentement à l'Université de Pékin et qui doit faire 45 km à vélo par jour.

J'ai commencé à lire la poésie chinoise et japonaise. J'ai écrit des poèmes en forme de haïkus, *Pensées du poème*. On me dit que je peins à l'orientale, et que j'écris comme je peins et que de toute façon j'ai quelque chose d'oriental. L'Amérique n'est pas seulement très loin de l'Orient. Souvent, elle est même très proche.

Je suis dans *le Livre du dialogue*, d'Edmond Jabès. Par la question juive sans réponse, je m'oriente dans le livre, le mien. Notre Orient le plus proche est contenu dans la question juive sans réponse.

Nous tenons nos doutes de notre proximité à cet Exil.

A travers cette écriture, et celle de Maurice Blanchot, je lis Kafka.

L'écriture orientale, quel que soit le continent et quelle que soit sa forme graphique, sa géo-graphie, se dirait ainsi: celle qui est à partir du point du ciel où le soleil se lève à l'horizon. Celle qui est à partir du moment spatial des quatre points cardinaux où le soleil se lève à l'équinoxe. A ce point précis où le nouveau se dégage de l'ancien.

L'Orient, c'est aussi l'éclat d'une perle. Et je suis née à l'acte du pinceau et des plumes.

Je me souviens des deux plus gros livres de mon enfance, la Bible et le dictionnaire, deux traités d'orientation, l'un vers Dieu, l'autre vers l'Écriture. C'est avec le second que je fis les premières liaisons: de la genèse scripturale au soleil levant.

Un oiseau ne cesse pas de me regarder: installé sur la branche qui me fait face. Nous partageons la même fenêtre.

J'avais dix ans. Ma cousine du même âge, sortie de l'école du rang de Saint-Alexandre, n'avait jamais vu de dictionnaire. Elle ne parvenait pas à faire sa dictée. Nous étions pensionnaires chez les savantes Ursulines. On entendait les rires et les jacassements des autres dans la cour de récréation. Elle pleurait et parcourait dans tous les sens l'étrange objet. Il s'agissait d'une dictée sur l'Orient. Je lui demandai quels mots elle voulait chercher. Désespérée, elle me dit qu'elle avait cherché sa dictée dans le dictionnaire et qu'elle ne l'y trouvait pas.

C'est alors que je donnai mon premier enseignement; une première leçon d'orientation.

Il était question de l'Extrême-Orient. Nous avons cherché Extrémité: limite la plus lointaine, la plus étrange. Orientation vers l'inconnu. Comme Dieu l'Être suprême, avait dit ma cousine: lointain, étrange, inconnu. Inaccessible. Mais qui nous oriente, avions-nous réfléchi, la dictée corrigée.

La fiction divine, comme l'oiseau sur la branche ou la pause du café: prétexte à poursuivre une écriture du plus lointain, depuis toujours et pour longtemps.

Dans la géo-graphie imaginaire s'écrit l'extrême-orientation de l'inaccessible. Ceux qui n'aiment pas les grands voyages trouvent difficile ce parcours.

Le sédentaire est toujours menacé par la figure étrangère (la folie du chant d'ailleurs ou de l'image jamais vue). Promesse tenue à la fiction déroutante, outre-passage de la peur. Foi jurée. Détournement de la menace.

L'écriture difficile n'affronte pas. Elle offre des ailes à qui veut bien partir en amont de la blessure, au-delà du poignard tranchant des frontières.

Le fil ne se rappelle même plus le sang de la cicatrice et s'étend à l'infini sur les neiges éternelles: matières séculaires, papiers ordonnant déjà les signes secrets; le peintre avait défié l'empereur, deux traits noirs sur toile blanche qui jamais plus ne représenteraient les dragons sacrés: autrefois rouges et verts.

Mystère d'une pensée de l'espace et du temps

intériorisés, mystère d'une sensualité qui se jouent dans la cérémonie; elles se laissent traverser par d'infinis rituels mais jamais ne se révèlent. Elles s'écrivent voilées.

L'écriture suppose le corps dérobé. Mais l'écriture offre le corps vêtu. Comprendrons-nous jamais qu'au pays de la neige, il y a cinquante noms pour la neige? Et le cœur de la lettre s'en remet une fois pour toutes à l'oiseau de passage.

L'oiseau oriente ce qui renonce à le saisir, lui trop léger, enfui dès la lointaine missive attachée.

J'ai accroché au mur un jardin d'enluminures: touches suggestives, évocation pudique de ce qui jamais ne pénétrera la page. Autrement se donnerait le corps sur la place publique.

Je veux dire que pendant cette leçon d'orientation, ma cousine avait enfin parlé (de ses frayeurs et de sa peur: Chine, Indochine, Cochinchine, Malaisie, Tibet, Japon, Inde, Pakistan); l'enseignement est d'abord une écoute et un regard.

La peinture et l'écriture ne sont que le rappel de ces actes fondateurs.

La buée recouvrant la fenêtre me ramène à l'arbre intériorisé du peintre chinois. Comme dans le haïku japonais, la fleur se peut «absente de tout bouquet». Une lente contemplation, une suave initiation au départ de l'objet. L'hiver assure la fonte du modèle.

Le musicien de l'Inde parcourt le même trajet: quand la note paraît, après sa traversée du corps profond, elle habite un instant la bouche (cette infime partie de la voix).

Dans *L'Amour par terre*, c'est l'objet représentatif, la statue narcissique occidentale qu'une femme casse (jette par terre, littéralement); pouvons-nous écrire autrement, plus loin? pouvons-nous aimer au-delà?

Montréal, 13 novembre 1984 (première neige, encore une fois).

Aujourd'hui 28 novembre, c'est un deuxième été des

Indiens, je vais aller me promener il fait trop beau dehors. Le parc DeLorimier n'a jamais été aussi merveilleux. Puis la nuit, enroulé dans sa brume chaude, il ressemble au tableau que j'ai peint, il a son corps oriental, je les regarde souvent, en passant. Le tableau se poursuit et me parle autrement. En ce lieu lointain la parole se pense à partir du silence et du geste. Pour n'avoir pas vu le continent réel, l'écriture crée un lieu-dit de cette absence. Je vais faire les courses. J'achèterai des fleurs pour la table.